

Drullé, de Gautiers d'Argies, et de Gilles ou Guillaume li Winiers (1).

Notre Poète, encore plus troublé qu'un autre, ou voulant le paroître, ne se contente pas du desordre des rimes et de la musique, qui varient à chaque strophe; lorsqu'il passe de l'une à l'autre, il prend toujours un langage différent, pour mieux exprimer l'égarément de son esprit. Après avoir parlé le Provençal dans la première, il parle l'Italien dans la seconde, le François dans la troisième, le Gascon dans la quatrième, et l'Espagnol dans la cinquième. Enfin il met le comble à ce desordre dans l'envoi, qui est de dix vers; il diversifie son langage de deux vers en deux vers, et il observe dans la succession de ces différens idiomes, le même arrangement qu'il avoit suivi pour les couplets précédens.

Voici comment l'auteur annonce son dessein, dans le premier couplet:

*Aras quan vey verdeyar
Pratz e vergiers e boscatges,
Vuelh un descort comensar
D'amor per que vauc aratges.
C'una dona m sol amar,
Mas camiatz les son coratges;
Per qu'ieu fauc dezacordar
Los motz els sos els lengatges.*

« Lorsque je vois reverdir les prés, les vergers
« et les bois, je veux commencer un discort d'amour
« dont je suis forcené. Une Dame de qui j'étois aimé
« a changé pour moi son cœur, ainsi je fais désac-
« corder les motz (rimes), les airs et le langage. »

Los motz els sols els langatges.

La note expliquera pourquoi j'interprète ces termes, *los motz* (2) *els sos* (3), par les rimes et les vers.

(1) Ce dernier Poète dit :

*A ce m'acort,
Ke mon chant claim descort
Ke solas et deport,
Doit avoir en chanter.
Mais quant recort
Les griez maus ke je port,
De joie me descort.*

D'autres vers, du même, nous apprennent que le descort et le lai étoient à peu près la même espèce de poésie.

*Dalés la forest trovai
Une Dame embuissie,
Et chante à vois ferie,
Ne fai descort ou lai,
Mais il ot el refrain, etc.*

Les poètes Provençaux parlent de même de leur descort, qui souvent se confondoit avec le lai.

(2) Comme les mots sont la même chose que le langage, il faut donner ici au terme de mots, une interprétation différente de sa signification ordinaire; je crois qu'il faut l'entendre de la rime. En effet, l'auteur s'éloigne de l'usage que nos poètes Provençaux et François observèrent com-

Rambaut de Vaqueiras, après ce début, s'exprime ainsi dans le second couplet où il se sert de la langue Italienne. Etienne Pasquier, dans ses recherches, et le Crescembeni, qui n'ont donné que le premier vers de chaque couplet, disent que celui-ci est en langage Toscan; il est le même que le Génois, comme on peut le voir dans une pièce que je citerai bien-tôt.

*Jeu sui selh que be non ayo,
Ni enqueras non l'averò,
Per abrilò ni per mayo,
Si per ma dona no l'o
Et entendo son lenguaio;
Sa gran beutat dire no so,
Plus fresca es que flor de glaio,
E ia no m'en partiro.*

« Je suis celui qui nul bien n'ai, et encore ne
« l'aurai, ni pour avril ni pour mai, si par ma
« Dame je ne l'ai, et j'entends son langage; sa
« grande beauté dire je ne sais; plus fraîche elle
« est que fleur de glaieul, et jamais je ne m'en
« séparerai ».

L'Amant s'exprime ainsi en François :

*Belha doussa Dama chera,
A vos mi don e m'autroy,
Ja n'aurai mes joy entera
Se no vos ai e vos moi.
Molt estes mala guereya,
Se ja muer per bona foy.
Mas per nulha maniera,
No m partraiz de vosta loy.*

« Belle douce Dame chère, à vous je me rends,
« et m'octroie, jamais je n'aurai joie entière si je
« ne vous ai, et vous moi. Bien m'êtes cruelle
« ennemie si je meurs pour mes bons services;

munément, dans les chansons divisées par couplets, de répéter toujours, ou presque toujours, les rimes qu'ils ont une fois employées dans le premier. Celles qu'on voit dans cette pièce, varient continuellement d'un couplet à un autre. Il nous est aisé d'ailleurs de justifier, par plusieurs exemples tirés de nos poètes Provençaux, l'usage fréquent de désigner la rime par cette expression *motz*, et même avec la distinction de rimes masculines et de rimes féminines, qu'ils appeloient *motz masclès* et *motz féminils*, comme on le peut voir par les deux premiers couplets d'une pièce d'Aimeri de Péguilhan.

(3) A l'égard de l'interprétation que nous donnons au mot de sons, pour les airs de musique, dans le descort de Rambaut; une foule d'exemples en prouveroit la justesse, quand on ne sauroit pas que toutes nos anciennes poésies Provençales, et même les Françaises, étoient faites pour être chantées, sans en excepter nos plus longs romans en vers; d'où cette façon de parler encore usitée, chanter, pour dire réciter, raconter : *que nous vient-il chanter!* et autres.

L'ancienneté de cette expression dans notre langue, prouvera l'ancienneté de l'usage, qui l'avoit introduite, de mettre tout en chant. Charlemagne, suivant Eginhard, recevant des lettres des mains d'un messager, lui demandoit : *quid canerent hæc litteræ!* Nous n'aurions pas soupçonné nos ancêtres d'être si musiciens.